

Vingt-cinquième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Am 8, 4-7 ; 1 Tm 2, 1-8 ; Lc 16, 1-13

"Un homme riche avait un gérant qui lui fut dénoncé, parce qu'il gaspillait ses biens." Il le convoque et le renvoie. C'est la catastrophe. Que faire? On connaît la suite, comment il fait falsifier les factures des débiteurs. Luc donne deux exemples très concrets et précis : 20 sacs de blé (73 hl) et 50 barils d'huile (18 hl); le blé étant plus cher que l'huile on a pu évaluer la remise à environ 500 deniers, dans chacun des cas, soit l'équivalent d'une année et demie de salaire. A ce prix-là, on se fait vite des amis ! ou des complices !

Paradoxalement, le maître, que l'on peut fort bien identifier à Jésus lui-même, fait l'éloge de ce gérant malhonnête. Non pour sa malhonnêteté mais pour son habileté, son astuce. Depuis les personnages d'Esopé qui ont inspiré La Fontaine, jusqu'à à Arsène Lupin, en passant par Robin des bois ou le héros du "Roman de Renard", les exemples ne manquent pas de ces personnages réels ou légendaires qui, mettant les rieurs - ou les bénéficiaires - de leur côté, s'attirent la sympathie sans que puisse être canonisé pour autant le caractère douteux soit de leur cause soit des moyens par lesquels ils parviennent à leur fin.

Il est bien évident que Jésus ne cherche pas à nous encourager à des pratiques douteuses. Alors où veut-il en venir ? Nous ne sommes, nous aussi, que les gérants de biens qui ne nous appartiennent pas: ils nous sont confiés et nous avons à les faire fructifier ; la parabole des talents que nous avons entendue il y a peu de temps, nous l'a clairement rappelé. Mais, un jour, il nous faudra quitter la gérance de notre vie et de nos biens, et nous aurons à en rendre compte. Alors, nous dit Jésus, profitez de ce sursis qui vous est accordé pour vous préparer un comité d'accueil au ciel. Montrez-vous habiles, astucieux, sinon rusés, vous-aussi. Il s'est trouvé des gens pour recevoir ce gérant malhonnête? Et bien ! Préparez-vous, vous aussi, des amis pour vous recevoir, non pas chez eux: au ciel.

Comment ? En employant l'argent à faire le bien, en partageant avec les pauvres qui se feront près de Dieu vos avocats quand vous aurez à rendre vos comptes. L'argent, il faut le placer à bon escient; et la sagesse consiste à considérer le pauvre comme le meilleur banquier. Bas calcul ? Non, car donner généreusement est un geste du cœur, une expression de l'amour. Or c'est sur l'amour que nous serons jugés. Comme quoi penser aux autres est encore la meilleure façon de penser à soi-même : "Venez, les bénis de mon Père. Tout ce que vous aurez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait."

On est loin des calculs mesquins et égoïstes des contemporains d'Amos dont l'attitude est d'autant plus perverse que le contexte économique du pays avait rarement été aussi favorable.

Nous sommes au 8^e siècle avant Jésus-Christ, vers 750. Jéroboam est le premier roi d'Israël le royaume du Nord. Originaire du royaume de Juda, au sud, Amos n'est pas

un prophète de métier, comme il en existait, mais sans doute une sorte de fonctionnaire agronome, inspecteur du bétail et de l'arboriculture. Dieu l'envoie « rugir » en son nom (Amos 1, 2 ; 3, 3-6)) dans le Royaume du Nord pour dénoncer les injustices du règne de Jéroboam.

Jéroboam a fait de son territoire un État que l'on pourrait qualifier de moderne. Ce 8^e siècle avant Jésus-Christ est une période de grande prospérité économique. Le commerce y prend son essor, et le luxe dont il sera fait mention dans la 1^{ère} lecture, dimanche prochain, s'étale désormais dans la capitale, Samarie. Amos ne dénonce pas cette prospérité, mais l'injustice au prix de laquelle on l'obtient et l'égoïsme qu'elle suscite. Le niveau de vie de tous devrait s'améliorer. Mais ce n'est pas le cas : les fruits de la croissance ne sont pas équitablement répartis entre tous. Amos constate que l'enrichissement des uns est cause de l'appauvrissement des autres : les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent. Et tout cela parce que les produits de première nécessité, symbolisés ici par le pain et les sandales, sont entre les mains d'une caste peu scrupuleuse, ancêtre des mafias modernes.

Tout cela n'évoque-t-il rien pour nous ? Il serait facile, surtout à la lumière de l'encyclique « Laudato si » du Saint Père François, de montrer l'actualité du message d'Amos.

Je vous propose une petite expérience : en rentrant chez vous, ouvrez vos placards, vos armoires, vos tiroirs et regardez les étiquettes d'origine de ce qui s'y trouve : vous aurez vite fait de visiter les pays les plus pauvres de la planète, ceux, en tout cas où la pauvreté touche le plus grand nombre. Comme par hasard ! Et ce sont ces pays qui nous permettent de réaliser des économies en achetant moins cher vêtements, appareils électro ménagers, matériel informatique et bien d'autres choses plus ou moins superflues. Que pouvons-nous y faire ? Dans le domaine alimentaire, nous constatons que, en quelques années, dans les pays riches d'Occident, il a été possible d'établir des réglementations de traçabilité qui permettent au consommateur d'obtenir une information relativement précise sur la qualité de ce qu'il achète et donc des conséquences prévisibles sur sa santé. Pourquoi ne pas rêver d'un jour où il sera possible d'obtenir aussi des garanties sur les conditions – en particulier les conditions humaines – de production de ce que nous achetons ? Mais le souhaitons-nous ? Car il est évident que, pour nous, cela aura aussi d'autres répercussions.

« Un changement dans les styles de vie, écrit le pape François dans son encyclique, pourrait réussir à exercer une pression saine sur ceux qui détiennent le pouvoir politique, économique et social. C'est ce qui arrive quand les mouvements de consommateurs obtiennent qu'on n'achète plus certains produits, et deviennent ainsi efficaces pour modifier le comportement des entreprises, en les forçant à considérer l'impact environnemental et les modèles de production. C'est un fait, quand les habitudes de la société affectent le gain des entreprises, celles-ci se trouvent contraintes à produire autrement. Cela nous rappelle la responsabilité sociale des consommateurs : « Acheter est non seulement un acte économique mais toujours aussi un acte moral »